

The Blue Buddha Express

Martin Grange

Number 121, Spring 2009

La peau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grange, M. (2009). *The Blue Buddha Express*. *Moebius*, (121), 57–62.

MARTIN GRANGE

The Blue Buddha Express

T'as vu Reservoir Dogs ? C'est un film de Tarantino.

On ne dit pas toujours ce qu'on pense. On tient trop à sa peau. On préfère se taire, mordre le sel sur ses lèvres, lécher le cul d'une puce ou d'un Airbus, plutôt que dire ce qu'on pense ; comme Dieu, je suis un travailleur autonome et ne rends jamais mes appels.

Tu sais, j'en ai tellement vu...

Ça devait être une simple soirée entre amis, attablés à une petite banquise sculptée de grandes maisons taillées dans l'indifférence. J'aurais voulu qu'on m'aime, pour me serrer avec des corps sans bras, m'embrasser avec des bouches sans lèvres, avant de rentrer en sifflant comme un grand brûlé m'acheter une pinte de lait chez Boni Soir.

Les gens n'existent pas ; on les invente.

Dehors, il neigeait des étincelles sur de grands linceuls de lumière lorsque j'ai sonné. J'avais froid. Dieu sait que j'avais froid ! Le peu d'argent que j'avais ne me servait plus qu'à boire, mes bas, pour les pourboires. Et faim ! Dieu sait que j'avais faim ! Huîtres, homards, langoustes, crabes, calmars, poissons crus ou poêlés, de soleil ou de roches, tout y passerait !

Mais diable, d'où venait cette faim ?

Pourquoi, Père, m'as-tu abandonné ?

Depuis que Marie était partie, on ne m'invitait plus que par pitié, en se disant que si j'étais de gauche, c'est que je n'avais tout simplement pas les moyens d'être à droite, que j'arriverais sûrement sans vin ni fromage, ni même mon âme que j'aurais oubliée sur la banquette d'un taxi à Bénarès ou vendue sur eBay à un soldat mourant de Bassora.

Kyoto, le 2 mars.

Salut,

Hier, en arrivant au Blue Buddha Express, des bonzes battant de l'encens sur le rythme syncopé de tam-tams, des hommes qui se prennent pour des vélos, les montagnes pour des rivières, des seins pour des yeux, des yeux pour des gants, et ce vieux proverbe tatoué sur la rétine d'un grain de riz : Si jamais tu as le sentiment d'être perdu, passe direct par le corridor des Arts et Métiers, tu verras une petite affiche de saumon cru et ne seras plus jamais perdu.

Oublie-moi, Marie.

J'ai sonné, Dieu sait que je sonnais, lorsque j'ai aperçu à travers le hublot fissuré d'un timbre à cinq sous, le sourire de mon père, embrasé comme mille paquebots échoués sur les récifs de ses lèvres.

Ouvre-moi, Père, je sais que tu es là...

Les premières lueurs de l'aube saignaient par toutes les plaies du ciel lorsqu'un couple d'écotouristes français, venu taquiner la truite avec les Montagnais, pêcha mon père comme une étoile au fond de son filet. Regarde! dit Sandrine. Oui, je vois, dit Nicolas, trébuchant sur les appâts.

I always love shopping aux Galeries Lafayette.

Sandrine et Nicolas habitaient un petit meublé à un jet de pierre de l'église du Gros Caillou à Paris, lui, plutôt zen et café crème, lorgnant un appartement dans le 16^e, elle, sushi et huiles essentielles, un pavillon à l'orée du Bois de

Vincennes. Fonctionnaires à Neuilly-sur-Seine, Sandrine et Nicolas empruntaient chaque matin le train de six heures vingt où, les jours de pluie, de grands papillons d'eau venaient s'écraser contre la fenêtre de paysages si mornes, si plats, qu'il fallait les regarder avec le vague espoir de baiser pour y trouver une quelconque beauté – elle avec le contrôleur, dont elle devinait déjà le goût et l'odeur; lui, la préposée au wagon-bar, une jeune Ghanéenne qui fleurait le sexe et le café fraîchement moulu.

Si vous saliez au sel de Guérande, naturellement riche en magnésium...

Le soir venu, Sandrine, qui rêvait d'une cuisine avec un grand tiroir à ustensiles, et Nicolas, à de grands échafauds où viendraient se pendre à toute heure tous ceux qui ne croyaient plus au bonheur, avaient leurs habitudes au Comptoir du Temps, un petit zinc où s'accoudaient jadis Brel et Brassens, devenu depuis le tripot d'un vieux trafiquant d'âmes qui ne jurait plus que par l'œil crevé de sa télé – une sorte d'automutilation par l'image qu'il caressait de la paume de ses yeux comme une vieille cicatrice glissée dans l'enveloppe scellée du crépuscule.

Il n'est de pointe plus acérée que celle de l'infini, souffle Baudelaire à l'oreille de sa mère.

Nul endroit au monde n'inspire autant la solitude, appelle autant à la volupté que Paris par une nuit qui transpire de tous les pores de l'Humanité, comme si de Verlaine, Artaud, Jarry, Apollinaire, il ne restait plus aujourd'hui que le dos de biche servi au poivre à la mignonnette qui fleure le mimosa et le jus de terre sur la plaie des siècles.

Je ne crois pas en Dieu mais à la prière.

À l'orée d'un cimetière, un vieillard, perdu dans une étrange litanie, verse à boire aux pierres tandis qu'une jeune Japonaise, qui ignore tout de Rimbaud et de Baudelaire,

préférant les sushis au ver solitaire, s'incline, les mains en prière, en attendant que le feu passe au vert.

Ouvre-moi, ouvre-moi, Père, je sais que tu es là!

J'ai sonné. Dieu sait que je sonnais! Excuse-moi, dit Paulo, je pratiquais ma gamme de do au piano, entre, entre, s'empessa-t-il, en saisissant le bouquet de mes doigts givrés. Viens, donne-moi ton manteau, tiens, goûte à ça, c'est du vingt ans, on croirait la culotte de Kateri Tekakwitha.

Do you ever feel alone? Only when I'm with people...

Mais elle ne portait pas de culotte, que je lui dis. Quoi? Elle ne portait pas de culotte! Je crois qu'elle y allait *bareback*. T'es sûr? Dommage, il n'y a plus rien de sacré de nos jours, se désola-t-il tandis que Julie l'appelait dans la cuisine.

Ouvre-moi, Père, je t'en supplie! Ouvre-moi!

On n'en était qu'à l'entrée de gambas flambés à l'armagnac lorsqu'elle me corrigea: Mais voyons donc, on ne dit pas des ustensiles, mais des couverts, se rebiffa-t-elle, la bouche pincée, le cul serré, la triste copie d'un hologramme que j'aurais volontiers roulé dans la polenta.

Et si je te prenais là, tout de suite sur la table! Pourquoi pas! J'adore Schubert et les piments verts! Hé! Ho! Se rebiffa Paulo. On est loin du Protocole de Kyoto! Tu sais bien que ça ne se fait pas! On part demain matin pour Cuba!

Christ! Tu me prends pour qui? Tu sais, si t'arrêtais de boire, tu pourrais t'acheter un beau manteau de cuir au Marché Central...

Il n'en fallut pas plus pour que je file avec mon chèvre et mon cumin dans un mauvais film dont je connaissais déjà la fin. Dehors, la nuit était soft et douce comme la voix d'une radio noire qui m'invitait à poser les restes de

mon âme sur le bord du trottoir. J'avais déjà assez bu de mon sang. Il ne me restait plus que ma peau et j'y tenais encore un peu.

** God is registered Trademark of Man*

